vous lassez d'entendre leurs gémissements, d'écouter leurs plaintes, de recueillir leurs larmes. Rien n'est au-dessous de votre tendresse; cet homme abject aux yeux des hommes, ce pauvre rebuté de toutes parts, *vous l'assistez, mon Dieu, sur le lit de sa douleur, et votre main retourne son lit pour y reposer ses infirmités*[1]: puis, quand sa tâche est accomplie, à la fin du jour, vous le recevez dans l'éternelle paix.

1. Ps. XL, 4.

CHAPITRE XLVI.

QU'IL FAUT METTRE SA CONFIANCE EN DIEU, LORSQU'ON EST ASSAILLI DE PAROLES INJURIEUSES.

1. J.-C. Mon fils, demeurez ferme, et espérez en moi. Qu'est-ce, après tout, que des paroles? un vain bruit. Elles frappent l'air, mais ne brisent point la pierre.

Si vous êtes coupable, songez que votre désir doit être de vous corriger. Si votre conscience ne vous reproche rien, pensez que vous devez souffrir avec joie cette légère peine pour Dieu.

C'est bien ce qu'il y a de moindre, que, de temps en temps, vous supportiez quelques paroles, vous qui ne pouvez encore soutenir de plus rudes épreuves.

Et pourquoi de si petites choses vont-elles jusqu'à votre cœur, si ce n'est que vous êtes encore charnel, et trop occupé des jugements des hommes?

Vous craignez le mépris, et à cause de cela vous ne voulez pas être repris de vos fautes, et vous cherchez des excuses pour les couvrir.

2. Scrutez mieux votre cœur, et vous reconnaîtrez que le monde vit encore en vous, et le vain désir de plaire aux hommes.

Car votre répugnance à être abaissé, confondu par vos faiblesses, prouve que vous n'avez pas une humilité sincère, que vous n'êtes pas *véritablement mort au monde, et que le monde n'est pas crucifié pour vous*[1].

Écoutez ma parole, et vous vous inquiéterez peu de toutes les paroles des hommes.

Quand on dirait contre vous tout ce que peut inventer la plus noire malice, en quoi cela vous nuirait-il, si vous le laissez passer comme la paille que le vent emporte? En perdriez-vous un seul cheveu?

3. Celui dont le cœur n'est pas renfermé en lui-même, et qui n'a pas Dieu toujours présent, s'émeut aisément d'une parole de blâme.

Mais celui qui se confie en moi et qui ne s'appuie pas sur son propre jugement, ne craindra rien des hommes.

Car c'est moi qui connais et qui juge ce qui est secret; je sais la vérité de toute chose, qui a fait l'injure et qui la souffre.

Cette parole, elle est venue de moi; cet événement, je l'ai permis, *afin que ce qu'il y a de caché dans beaucoup de cœurs fût révélé*[2].

Je jugerai l'innocent et le coupable; mais, par un secret jugement, j'ai voulu auparavant éprouver l'un et l'autre.

1. Galat. VI, 14. — 2. Luc. II, 35.

4. Le témoignage des hommes trompe souvent, mais mon jugement est vrai : il subsistera et ne sera point ébranlé.

Le plus souvent il est caché, et peu de personnes le découvrent en chaque chose : cependant il n'erre jamais, et ne peut errer, quoiqu'il ne paraisse pas toujours juste aux yeux des insensés.

C'est donc à moi qu'il faut remettre le jugement de tout, sans jamais s'en rapporter à son propre sens.

Le juste ne sera point troublé, quoi qu'il lui arrive par l'ordre de Dieu[1]. Il lui importera peu qu'on l'accuse injustement.

Et si d'autres le défendent et réussissent à le justifier, il n'en concevra pas non plus une vaine joie.

Car il se souvient que c'est moi *qui sonde les cœurs et les reins*[2], et que je ne juge point sur les dehors et les apparences humaines.

Ce qui paraît louable au jugement des hommes, souvent est criminel à mes yeux.

5. Le F. Seigneur mon Dieu, juge infiniment juste, fort et patient, qui connaissez la fragilité de l'homme et son penchant au mal, soyez ma force et toute ma confiance : car ma conscience ne me suffit pas.

Vous connaissez ce que je ne connais point; ainsi j'ai dû m'abaisser sous tous les reproches et les supporter avec douceur.

Pardonnez-moi dans votre bonté, toutes les fois que je

1. Prov. X, 21. — 2. Ps. VII, 10.

n'ai pas agi de la sorte, et donnez-moi plus abondamment la grâce qui apprend à souffrir.

Car je dois compter bien plus sur votre grande miséricorde pour obtenir le pardon, que sur ma vertu apparente pour justifier ce que ma conscience recèle.

Quoique je ne me reproche rien, je ne suis cependant pas justifié pour cela[1]; parce que, sans votre miséricorde, *nul homme vivant ne sera juste devant vous*[2].

RÉFLEXION.

Vous serez heureux quand on vous maudira, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous : réjouissez-vous alors, et soyez ravis de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux[3]. Combien cependant, malgré cette parole, ne nous troublons-nous pas des discours des hommes et de leurs jugements? Nous ne pouvons supporter qu'on nous abaisse; nous voulons à tout prix être loués, estimés. Séduits par un vain fantôme de réputation, nous oublions Dieu et ses enseignements, et les biens qu'il promet aux humbles. Étrange effet de l'orgueil toujours vivant au fond de notre misérable cœur! Que vous importe l'outrage, l'injure, la calomnie? D'où vient qu'elle excite en vous une peine si amère, un si vif ressentiment? Craignez-vous donc d'avoir trop de moyens d'expiation, trop d'espérances de miséricorde? Mais on vous accuse à tort. Aimeriez-vous mieux que ce fût avec justice? Si vous n'avez pas commis la faute qu'on vous reproche, que d'autres vous avez commises qu'on ne vous reproche point! Descendez

1. I. Cor. IV, 4.— 2. Ps. CXLII, 2.— 3. Matth. V, 11, 12.

dans votre conscience, vous y entendrez une voix plus sévère que celles qui s'élèvent contre vous. Celles-ci se tairont, mais l'autre parlera devant le Juge en présence duquel tout à l'heure vous comparaîtrez, loin des bruits de la terre, dans le silence de l'éternité. Pensez à ce moment formidable, et vous vous inquiéterez peu de ce que les hommes disent de vous.

CHAPITRE XLVII.

QU'IL FAUT ÊTRE PRÊT A SOUFFRIR POUR LA VIE ÉTERNELLE TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS PÉNIBLE.

1. J.-C. Mon fils, que les travaux que vous avez entrepris pour moi ne brisent pas votre courage, et que les afflictions ne vous abattent pas entièrement; mais qu'en tout ce qui arrive, ma promesse vous console et vous fortifie.

Je suis assez puissant pour vous récompenser au delà de toutes bornes et de toute mesure.

Vous ne serez pas longtemps ici dans le travail, ni toujours chargé de douleurs.

Attendez un peu, et vous verrez promptement la fin de vos maux.

Une heure viendra où le travail et le trouble cesseront.

Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère.

2. Faites ce que vous avez à faire; travaillez fidèlement à ma vigne, et je serai moi-même votre récompense.

Écrivez, lisez, chantez mes louanges, gémissez, gardez

le silence, priez, souffrez courageusement l'adversité : la vie éternelle est digne de tous ces combats, et de plus grands encore.

Il y a un jour connu du Seigneur, où la paix viendra; et *il n'y aura plus de jour ni de nuit*[1] comme sur cette terre, mais une lumière perpétuelle, une splendeur infinie, une paix inaltérable, un repos assuré.

Vous ne direz plus alors : *Qui me délivrera de ce corps de mort*[2]? Vous ne vous écrierez plus : *Malheur à moi, parce que mon exil a été prolongé*[3]! car *la mort sera détruite*[4], et le salut sera éternel; plus d'angoisses, une joie ravissante, une société de gloire et de bonheur.

3. Oh! si vous aviez vu, dans le ciel, les couronnes immortelles des Saints, de quel glorieux éclat resplendissent ces hommes que le monde méprisait et regardait comme indignes de vivre : aussitôt, certes, vous vous prosterneriez jusque dans la poussière, et vous aimeriez mieux être au-dessous de tous qu'au-dessus d'un seul.

Vous ne désireriez point les jours heureux de cette vie; mais plutôt vous vous réjouiriez de souffrir pour Dieu, et vous regarderiez comme le plus grand gain d'être compté pour rien parmi les hommes.

Oh! si vous goûtiez ces vérités, si elles pénétraient jusqu'au fond de votre cœur, comment oseriez-vous vous plaindre, même une seule fois?

Est-il rien de pénible qu'on ne doive supporter pour la vie éternelle?

1. Zachar. XIV, 7. — 2. Rom. VII, 24. — 3. Ps. CXIX, 4. — 4. Is. XXV, 8.

Ce n'est pas peu que de gagner ou de perdre le royaume de Dieu.

Levez donc les yeux au ciel. Me voilà, et avec moi tous les Saints : ils ont soutenu dans ce monde un grand combat : et maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés et à l'abri de toute crainte, maintenant ils se reposent, et ils demeureront à jamais avec moi dans le royaume de mon Père.

RÉFLEXION.

Quand la vie nous paraît pesante, quand nous sommes près de succomber à la tristesse de l'exil, levons les yeux et contemplons l'aurore de notre délivrance; car *cette enveloppe mortelle s'en va se détruisant, mais l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*[1]. Attendons, souffrons en paix; l'heure du repos approche. *Les légères tribulations de cette vie d'un moment, nous élevant sans mesure, produisent en nous un poids éternel de gloire*[2]. Qu'importe un peu de fatigue, un peu de travail sur la terre? Nous passons, et *n'avons point ici de cité permanente*[3]. Jésus *est allé devant pour nous préparer une demeure en la maison de son Père, et puis il viendra, et il nous prendra avec lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi*[4]. *O Jésus, ô mon Sauveur! mon âme languit après vous, elle vous désire comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines*[5]. Venez, ne tardez pas : loin de vous, *nous sommes assis dans l'ombre de la mort*[6]. Hâtez-vous, Seigneur; faites luire sur nous la lumière de votre face, et qu'elle nous guide à la céleste Jérusalem, au pied du trône de l'Agneau. Là, dans le ravissement de l'amour, dans l'immortelle extase de

1. II. Cor. IV, 16. — 2. *Ibid.*, 17. — 3. Hebr. XIII, 14. — 4. Joan. XIV, 2, 3. — 5. Ps. XLI, 2. — 6. Luc. I, 79.

la joie, les chœurs des Bienheureux, mêlés aux chœurs des Anges, célèbrent le Dieu trois fois saint. Et moi, Seigneur, *sur le bord des fleuves de Babylone, j'ai pleuré en me ressouvenant de Sion*[1]. Console-toi, mon âme, prête l'oreille; n'entends-tu pas dans le lointain comme le premier murmure qui annonce l'arrivée de l'Époux? *Encore un moment, et tu le verras*[2]; encore un moment, et rien ne pourra te séparer de lui!

1. Ps. CXXXVI, 1. — 2. Joan. XVI, 19.

CHAPITRE XLVIII.

DE L'ÉTERNITÉ BIENHEUREUSE, ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

1. Le F. O bienheureuse demeure de la Cité céleste! jour éclatant de l'éternité, que la nuit n'obscurcit jamais, et que la vérité souveraine éclaire perpétuellement de ses rayons; jour immuable de joie et de repos, que nulle vicissitude ne trouble!

Oh! que ce jour n'a-t-il lui déjà sur les ruines du temps, et de tout ce qui passe avec le temps!

Il luit pour les Saints dans son éternelle splendeur : mais nous, voyageurs sur la terre, nous ne le voyons que de loin, comme à travers un voile.

2. Les citoyens du ciel en connaissent les délices : mais les fils d'Ève, encore exilés, gémissent sur l'amertume et l'ennui de la vie présente.

Les jours d'ici-bas sont courts et mauvais[1], pleins de douleur et d'angoisses.

L'homme y est souillé de beaucoup de péchés, engagé

1. Genes. XLVII, 9.

dans beaucoup de passions, agité par mille craintes, embarrassé de mille soins, emporté çà et là par la curiosité, séduit par une foule de chimères, environné d'erreurs, brisé de travaux, accablé de tentations, énervé de délices, tourmenté par la pauvreté.

3. Oh! quand viendra la fin de ces maux? quand serai-je délivré de la misérable servitude des vices? quand me souviendrai-je, Seigneur, de vous seul? quand goûterai-je en vous une pleine joie?

Quand, dégagé de toute entrave, jouirai-je d'une vraie liberté, désormais exempt de toute peine et du corps et de l'esprit?

Quand posséderai-je une paix solide, assurée, inaltérable, paix au dedans et au dehors, paix affermie de toutes parts?

O bon Jésus! quand me sera-t-il donné de vous voir, de contempler la gloire de votre règne? quand me serez-vous tout en toute chose?

Quand serai-je avec vous dans le *royaume que vous avez préparé de toute éternité à vos élus*[1]?

J'ai été délaissé, pauvre, exilé, en une terre ennemie, où il y a guerre continuelle et de grandes infortunes.

4. Consolez mon exil, adoucissez l'angoisse de mon cœur; car il soupire après vous de toute l'ardeur de ses désirs.

Tout ce que le monde m'offre ici-bas pour me consoler, me pèse.

1. Matth. XXV, 34.

Je voudrais m'unir intimement à vous, et je ne puis atteindre à cette ineffable union.

Je voudrais m'attacher aux choses du ciel, et mes passions immortifiées me replongent dans celles de la terre.

Mon âme aspire à s'élever au-dessus de tout, et la chair me rabaisse au-dessous, malgré mes efforts.

Ainsi, homme misérable, j'ai sans cesse la guerre au dedans de moi, et *je me suis à charge à moi-même*[1]; l'esprit voulant s'élever toujours, et la chair toujours descendre.

5. Oh! combien je souffre en moi lorsque, méditant les choses du ciel, celles de la terre viennent en foule se présenter à ma pensée durant la prière! Mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi, et n'abandonnez point votre serviteur dans votre colère*[2].

Faites briller votre foudre, et dissipez ces visions de la chair: *lancez vos flèches*[3], et mettez en fuite ces fantômes de l'ennemi.

Rappelez à vous tous mes sens; faites que j'oublie toutes les choses du monde, et que je rejette promptement, avec mépris, ces criminelles images.

Éternelle vérité, prêtez-moi votre secours, afin que nulle chose vaine ne me touche.

Venez en moi, céleste douceur, et que tout ce qui n'est pas pur s'évanouisse devant vous.

Pardonnez-moi aussi, et usez de miséricorde, toutes

1. Job VII, 20. — 2. Ps. LXX, 13; XXVI, 14. — 3. Ps. CXLIII, 6.

les fois que, dans la prière, je m'occupe d'autre chose que de vous.

Car je confesse sincèrement que la distraction m'est habituelle.

Dans le mouvement ou dans le repos, bien souvent je ne suis point où est mon corps, mais plutôt où mon esprit m'emporte.

Je suis là où est ma pensée, et ma pensée est d'ordinaire où est ce que j'aime.

Ce qui me plaît naturellement ou par habitude, voilà ce qui d'abord se présente à elle.

6. Et c'est pour cela, ô Vérité, que vous avez dit expressément : *Où est votre trésor, là est aussi votre cœur*[1].

Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel.

Si j'aime le monde, je me réjouis des prospérités du monde, et je m'attriste de ses adversités.

Si j'aime la chair, je me représente souvent ce qui est de la chair.

Si j'aime l'esprit, ma joie est de penser aux choses spirituelles.

Car il m'est doux de parler et d'entendre parler de tout ce que j'aime, et j'en emporte avec moi le souvenir dans ma retraite.

Mais heureux l'homme, ô mon Dieu, qui, à cause de vous, bannit de son cœur toutes les créatures; qui fait

1. Matth. VI, 21.

violence à la nature, et crucifie, par la ferveur de l'esprit, les convoitises de la chair, afin de vous offrir, du fond d'une conscience où règne la paix, une prière pure; et que, dégagé au dedans et au dehors de tout ce qui est terrestre, il puisse se mêler aux chœurs des Anges!

RÉFLEXION.

Les maladies, les peines, les souffrances, les tentations, l'invincible désir d'une félicité que rien ne nous offre ici-bas, tout nous rappelle sans cesse à cette grande éternité où la foi nous promet, dans la possession de Dieu même, le repos, la paix, le bien parfait, infini, auquel nous aspirons de toutes les puissances de notre âme. Et voilà pourquoi les Saints gémissent si amèrement sous le poids des liens qui les retiennent encore sur la terre; voilà pourquoi l'Apôtre s'écriait : *Je désire que mon corps se dissolve, afin d'être avec Jésus-Christ*[1]. Alors plus de crainte, plus de larmes, plus de combat, mais un éternel triomphe et une joie éternelle. Si un faible reflet[2] de la vérité souveraine ravit déjà notre intelligence, que sera-ce quand nous la contemplerons dans son plein éclat, et si, dès à présent, il est si doux d'aimer, que sera-ce quand nous nous abreuverons à la source même de l'amour! Oh! oui, Seigneur, je désire la dissolution de mon corps, afin d'être avec vous! Cette espérance seule me console; elle est toute ma vie. Qu'est-ce pour moi que le monde, et que peut-il me donner? *J'ai séjourné parmi les habitants de Cédar, et mon âme a été étrangère au milieu d'eux*[3]. Votre royaume, mon Dieu, votre royaume, je n'ai point d'autre patrie. Daignez y rappeler ce pauvre exilé, *et il célébrera éternellement vos miséricordes*[4].

1. Philipp. I, 23. — 2. I. Cor. XIII, 12. — 3. Ps. CXIX, 5. — 4. Ps. LXXXVIII, 2.

CHAPITRE XLIX.

DU DÉSIR DE LA VIE ÉTERNELLE, ET DES GRANDS BIENS PROMIS A CEUX QUI COMBATTENT COURAGEUSEMENT.

1. J.-C. Mon fils, lorsque le désir de l'éternelle béatitude vous est donné d'en haut, et que vous aspirez à sortir de la prison du corps pour contempler ma lumière sans ombre et sans vicissitude, dilatez votre cœur, et recevez avec amour cette sainte inspiration.

Rendez grâces de toute votre âme à la bonté céleste, qui vous prodigue ainsi ses faveurs, qui vous visite avec tendresse, vous excite, vous presse et vous soulève puissamment, de peur que votre poids ne vous incline vers la terre.

Car rien de cela n'est le fruit de vos pensées ou de vos efforts, mais une grâce de Dieu qui a daigné jeter sur vous un regard, afin que, croissant dans la vertu et dans l'humilité, vous vous prépariez à de nouveaux combats, et que tout votre cœur s'attache à moi avec la volonté ferme de me servir.